

François Bott

Il nous est arrivé d'être jeunes

Croquis littéraires

ZR

LA PETITE VERMILLON



Il nous est arrivé d'être jeunes

DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

- Gina*, Flammarion, 1994 ; « La Petite Vermillon », 2008.
Écrivains en robe de chambre, « La Petite Vermillon », 2010.
Le Cousin de la marquise, Le Monde-Éditions, 1996 ; « La Petite Vermillon », 2012.
Aphorismes pour l'autobus et le métro, « La Petite Vermillon », 2016.
Un hiver au Vésinet, 2018.
Un amour à Waterloo, 2020.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Romans

- Autobiographie d'un autre*, Flammarion, 1988.
La Femme insoupçonnée, Flammarion, 1990 ; Le Livre de Poche, 1993.
Le Boulevard des sentiments, Flammarion, 1991.
Les Demoiselles des Abbesses, Flammarion, 1994.
Faut-il rentrer de Montevideo ?, Le Cherche Midi, 2005.
Vél' d'Hiv', Le Cherche Midi, 2008. Prix Louis Nucéra, 2009.
Avez-vous l'adresse du paradis ? Le Cherche Midi, 2012. Prix des lycéens de Caen, 2013.
Le Dernier Tango de Kees Van Dongen, Le Cherche Midi, 2014.
Nos années éperdues, Le Cherche Midi, 2016.

Suite de la bibliographie en fin d'ouvrage.

François Bott

IL NOUS EST ARRIVÉ
D'ÊTRE JEUNES

CROQUIS LITTÉRAIRES
d'Aragon à Stefan Zweig

suivi de

Saisons et passions de Roger Vailland



La Table Ronde
26, rue de Condé, Paris 6^e

La plupart des croquis ont paru dans le mensuel *Service littéraire*.
Première publication de *Les Saisons de Roger Vailland* : Grasset, 1969.
Texte entièrement réécrit et remanié.

© La Table Ronde, 2020, pour la présente édition.

editionslatableronde.fr

Sommaire

<u>Louis Aragon</u>	<u>13</u>
<u>Michel Bernard</u>	<u>17</u>
<u>Antoine Blondin</u>	<u>21</u>
<u>André Breton</u>	<u>23</u>
<u>Louis Calaferte</u>	<u>27</u>
<u>Henri Calet</u>	<u>29</u>
<u>Albert Camus</u>	<u>31</u>
<u>Louis-Ferdinand Céline</u>	<u>36</u>
<u>Cioran</u>	<u>39</u>
<u>Jean Cocteau</u>	<u>42</u>
<u>Joseph Conrad</u>	<u>45</u>
<u>François de Cornière</u>	<u>47</u>
<u>Arthur Cravan</u>	<u>50</u>
<u>Charlotte Delbo</u>	<u>53</u>
<u>Joseph Delteil</u>	<u>55</u>
<u>Michel Déon</u>	<u>58</u>
<u>René Descartes</u>	<u>64</u>
<u>Pierre Drachline</u>	<u>66</u>
<u>Pierre Drieu la Rochelle</u>	<u>71</u>
<u>Léon-Paul Fargue</u>	<u>73</u>

<u>William Faulkner</u>	75
<u>Ramon Fernandez</u>	77
<u>Francis Scott Fitzgerald</u>	79
<u>Gustave Flaubert</u>	82
<u>Jean Freustié</u>	85
<u>Jean Genet</u>	87
<u>André Gide</u>	90
<u>Jean Giraudoux</u>	93
<u>Remy de Gourmont</u>	95
<u>Roger Grenier</u>	98
<u>Raymond Guérin</u>	106
<u>Y. N. Harari</u>	108
<u>Ernest Hemingway</u>	110
<u>Ernst Jünger</u>	112
<u>Joseph Kessel</u>	114
<u>La Fontaine</u>	116
<u>Marc Lambron</u>	118
<u>Lautréamont</u>	120
<u>Simon Leys</u>	123
<u>André Malraux</u>	128
<u>Jules Michelet</u>	131
<u>Paul Morand</u>	134
<u>Roger Nimier</u>	139
<u>Louis Nucéra</u>	141
<u>René de Obaldia</u>	143
<u>Jean Paulhan</u>	146
<u>Jean Prévost</u>	148
<u>Raymond Radiguet</u>	150
<u>Henri-Pierre Roché et Franz Hessel</u>	152
<u>Maurice Sachs</u>	154
<u>Françoise Sagan</u>	157

<u>Jean-Paul Sartre</u>	<u>161</u>
<u>Marcel Schwob</u>	<u>166</u>
<u>Georges Simenon</u>	<u>168</u>
<u>Germaine de Staël</u>	<u>170</u>
<u>Stendhal</u>	<u>173</u>
<u>André Suarès</u>	<u>176</u>
<u>Jules Supervielle</u>	<u>178</u>
<u>Anton Pavlovitch Tchekhov</u>	<u>180</u>
<u>Charles Trenet</u>	<u>182</u>
<u>Raoul Vaneigem</u>	<u>184</u>
<u>Alexandre Vialatte</u>	<u>188</u>
<u>Boris Vian</u>	<u>190</u>
<u>François Villon</u>	<u>192</u>
<u>Léon Werth</u>	<u>194</u>
<u>Virginia Woolf</u>	<u>196</u>
<u>Stefan Zweig</u>	<u>198</u>
 <u>Saisons et passions de Roger Vailland</u>	 <u>201</u>

La vie est un songe, c'est connu, et les livres sont des voyages, des promenades intimes, rêvées et rêveuses. Pas seulement la littérature ferroviaire de Valéry Larbaud, de Blaise Cendrars ou de Léon Werth, mais tous les livres, qu'ils nous emmènent vers les alcôves (les secrets du cœur) ou vers les galaxies (la métaphysique des âmes). Il suffit parfois de quelques pages, de quelques phrases, de quelques mots pour nous entraîner très loin, même si l'on ne quitte pas sa chaise dans les jardins du Luxembourg. Ces grands voyages immobiles figurent parmi les charmes de l'existence. Aussi, dans une époque saisie par la modernité, faut-il être résolument démodé, rétrograde même : continuer de fumer la pipe, de lire dans le métro ou les jardins publics, et d'employer l'imparfait du subjonctif – le temps le plus vieillot, le moins commode et le plus bougon de la langue française, mais si nostalgique et si sympathique sous ses grands airs !

D'Aragon à Zweig, voici quelques-uns des écrivains, des livres qui ont accompagné mes promenades dans la vie. Parfois, au détour d'une page, ils évoquent les « pourquoi » de la littérature. On écrit, peut-être, pour célébrer la présence, la beauté des choses, et conjurer l'absence des êtres.

Louis Aragon

LE GRAND SÉDUCTEUR

Sujet de rentrée des classes : les relations du charme et de la probité. Aragon charmeur et crapule. On ne peut s'empêcher d'admirer son style, comme celui de Paul Morand, sur l'autre bord, non moins séducteur, non moins crapule. Aragon reste l'éternel jeune homme, l'éternel vieillard de la littérature française, qui, surréaliste puis communiste, ressembla toujours à lui-même, avec cette obsession, cette avidité qu'il avait de plaire, et d'écrire les plus belles chansons d'amour pour une Elsa mythique, la femme si proche et si lointaine.

Le style ne serait-il que l'art de se faire pardonner diverses vilenies, par exemple cette façon d'ignorer, de couvrir, sinon de légitimer le goulag et la dictature stalinienne ? Mais peut-être que la littérature n'a rien à faire, rien à voir avec la morale. Voici dans la Pléiade le chef-d'œuvre en prose d'Aragon, *La Semaine sainte*. C'est le pendant

romanesque d'*Elsa, mon amour, ma jeunesse*. Il est étincelant, le camarade Louis, quand il se lance dans les chevauchées, les cavalcades du lyrisme, prenant à Stendhal son côté sous-lieutenant, et à Flaubert les couleurs, les flamboiements de *Salammbô*. Il égale les grands peintres du romantisme, notamment Théodore Géricault, artiste et mousquetaire, dont il fait le héros de *La Semaine sainte*. On ne se paye pas tous les matins des héros de ce genre. Cette semaine sainte va du 19 au 26 mars 1815, au cœur des Cent-Jours, quand Napoléon, échappé de l'île d'Elbe et marchant sur Paris, jouait aux dés avec l'Histoire et le destin. Louis Aragon rend magnifiquement tout ce tumulte – les uns qui s'enfuient, les autres qui arrivent, les ralliements de dernière minute, la débandade et la reconquête, le désarroi, la peur et le retour inespéré des rêves.

Les Cent-Jours, c'est notre longue marche, avant que les derniers songes de l'Empire ne rejoignent la grande prairie, l'immense cimetière des illusions perdues et des rêves à la retraite, et ne deviennent le sujet des conversations de cabaret. Les Français aiment ça. Ils se laissent emporter par un vent d'héroïsme. Après, ils se remémorent, tout le reste de leur vie, la bataille de Valmy, celle d'Austerlitz, les journées de juillet 1830 et de février 1848, la Commune, le Front populaire et la Libération... Brèves de comptoir ou de coin du

feu, les soirs d'hiver : c'est là que se terminent toutes les épopées, quand les espérances se sont éteintes. Ressuscitant la confusion des Cent-Jours, toute cette pagaille de sentiments, entre les chimères, l'espoir et les craintes, Aragon fait une peinture, une fresque somptueuse de la France, toute retournée, du printemps 1815. Même lorsqu'ils ne sont pas très *clean*, les grands écrivains sont des faiseurs de miracles.

★ ★ ★

Comparée à l'Allemagne, à l'Italie et même à l'Autriche, la France possède peu de grands musiciens. Pas de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Schubert, ni de Vivaldi, ni de Verdi, ni même de Mahler. Ou alors, c'est en littérature que nous avons nos meilleurs artistes. La fameuse musique de la langue française, de Racine à Verlaine, de Chateaubriand à Aragon... *Le Paysan de Paris* était une œuvre de jeunesse de celui-ci, mais déjà quelle musique dans cette prose ! De la musique avant toute chose, et le bonheur des mots. Les bonheurs d'expression... Allez vous promener dans ces passages du quartier de l'Opéra et des Grands Boulevards. Vous y rencontrerez sûrement le fantôme d'Aragon, lequel s'y trouvait déjà dans les années 1920, pour écrire *Le Paysan de Paris* – leçon de littérature flâneuse, célébrant les charmes du désœuvrement. On relit avec délectation ce mor-

ceau de bravoure surréaliste, pour éprouver « le sentiment de la nature aux Buttes-Chaumont » et savoir que Paris est un paysage. Sans oublier cette évocation ravissante et délicieuse du printemps : « J'en étais là de mes pensées lorsque, sans que rien en eût décelé les approches, le printemps entra dans le monde. C'était un soir, vers cinq heures, un samedi... »

Quarante ans plus tard, dans *Le Miroir de Venise* (les premières pages de *La Mise à mort*), on retrouverait, encore plus affirmées, la même virtuosité, la même aisance, la même souveraine élégance : « Il l'avait d'abord appelée madame, et toi le même soir, Aube au matin. Et puis deux ou trois jours, il essaya de Zibeline, trouvant ça ressemblant. Je ne dirai pas le nom que depuis des années il lui donne, c'est leur affaire. Nous supposons qu'il a choisi Fougère. Pour les autres, elle était Ingeborg, je vous demande un peu. »

Saint Louis Aragon, le prince et le prélat des lettres françaises, dont les mots étaient finalement la seule religion, le seul sacerdoce.

Michel Bernard

FRANCE SENTIMENTALE

Michel Bernard est amoureux de la France. Cela arrive. Il a écrit sur elle, dans les années 2000, un très bel essai, *Le Corps de la France*. Michel Bernard a plusieurs « patrons », dont il assume l'héritage avec bonheur et talent : Jules Michelet, Élie Faure, Paul Vidal de La Blache... C'est l'école du lyrisme historique (et géographique). Lorsqu'on se penche sur le passé, on y ressent « l'âpre saveur de la vie ».

Amoureux de la France, Michel Bernard l'est aussi du Tour de France. Cela va de soi. Le tracé de cette grande épreuve nous entraîne chaque année dans une France sentimentale et légendaire, voire mythologique. Michel Bernard évoque, dans *Mes Tours de France*, les coureurs qui furent ses champions, ses héros. Ils s'appelaient Thévenet, Aimar, Pigeon... Les miens étaient plus anciens : Bartali, Coppi, Koblet, Bobet... Nous sommes de ces générations à qui les Tours de l'après-guerre

firent découvrir la géographie départementale de l'Hexagone : le Galibier, le Tourmalet, Mimizan, Les Sables-d'Olonne et tant d'autres lieux rêvés, d'autres noms magiques.

Cette fois, sous la plume de Michel Bernard, le « régional de l'étape », c'est Maurice Genevoix, « l'écrivain de la Loire ». C'est avec lui que Michel Bernard fit jadis « l'apprentissage de la langue française ». Il était de ces « écrivains de dictées », qui faisaient pâlir les cancre et frémir les prix d'excellence. Dans son *Pour Genevoix*, Michel Bernard réhabilite ces auteurs qui bercèrent nos rêveries d'enfance, entre les mystères de l'imparfait du subjonctif et l'odeur des mégots de l'institut ou du prof. Sous la lumière vacillante des salles de classe, en hiver, ces « écrivains de dictées » « disaient le sentiment du monde ». Ils savaient rendre la présence, l'épaisseur, la rugosité et la beauté des choses. On ne guérit pas de son passé, semble nous dire Michel Bernard. Et il ajoute : « heureusement ». Il est, pour sa part, un de nos meilleurs écrivains de la nostalgie. Ces derniers sont même nostalgiques de la jeunesse de leurs parents. Vous imaginez ?

★ ★ ★

Le boléro inspire décidément la littérature française. Après Echenoz, Michel Bernard fait de Ravel le héros de l'un de ses romans, *Les Forêts de*

Ravel... Michel Bernard, c'est un peu le sous-préfet aux champs de la littérature actuelle. Dans sa sous-préfecture, il a renouvelé ce genre littéraire que l'on appelle à présent « le biopic ». Vous cambriolez le réel pour en tirer votre matière romanesque. Ce qui sollicite Michel Bernard, et le passionne, c'est Ravel dans les tourments, la tourmente et les horreurs de 14-18. Le romancier et son personnage avaient, sans doute, rendez-vous depuis longtemps dans les paysages désolés de Bar-le-Duc. C'est en effet la ville natale de Michel Bernard, et c'est là que Ravel, engagé volontaire, avait été affecté. Rien n'avait été facile pour celui-ci. L'armée se méfiait-elle de ce genre de candidat à l'héroïsme ? Les militaires n'aiment pas les artistes. Ils ne voulaient pas de ce petit homme fragile, mais obstiné et courageux. Refusé, réformé plusieurs fois, Ravel réussissait à être incorporé. Il conduirait des camions et des ambulances.

Que cherchait-il dans la guerre ? Une forme d'oubli de soi ? « La guerre l'avait distrait de lui-même, avant de le soustraire à la vie. » Jadis insomniaque dans la vie civile, il somnait à présent dans le sommeil, après des journées épuisantes. Comme si la proximité de la mort l'avait « guéri de ses nuits blanches », dit joliment Michel Bernard. Dans un château transformé en hôpital, Ravel rencontrait « des rescapés qui souriaient du bonheur d'être encore vivants ». Et puis il y eut cet entracte mira-

culeux : découvrant un piano dans le vestibule du château, le petit soldat Ravel improvisa un concert le soir même et le soir suivant, pour les infirmières, les médecins, les blessés et les mourants. Il se mit à jouer du Chopin, du Fauré, du Ravel... « Une musique délicieuse », alors que l'on percevait, dans les lointains, le grand « concerto du front ». C'est un des morceaux de bravoure du roman. Michel Bernard a du style. À notre époque, ce n'est pas forcément recommandé. Cela se fait rare, ce n'est plus à la mode. C'est même suspect, c'est considéré comme inutile. Et pourtant, c'est la vie qui se réinvente, rajeunit, recommence. Ce sont tous les sentiments du monde qui sont dépeints dans cette belle langue : la langue française, si souvent maltraitée.

François Bott

Il nous est arrivé d'être jeunes

Croquis littéraires

« Il suffit parfois de quelques pages, de quelques phrases, de quelques mots pour nous entraîner très loin, même si l'on ne quitte pas sa chaise dans les jardins du Luxembourg. Ces grands voyages immobiles figurent parmi les charmes de l'existence. Aussi, dans une époque saisie par la modernité, faut-il être résolument démodé, rétrograde même: continuer de fumer la pipe, de lire dans le métro ou les jardins publics, et d'employer l'imparfait du subjonctif – le temps le plus vieillot, le moins commode et le plus bougon de la langue française, mais si nostalgique et si sympathique sous ses grands airs! D'Aragon à Zweig, voici quelques-uns des écrivains, des livres qui ont accompagné mes promenades dans la vie. Parfois, au détour d'une page, ils évoquent les "pourquoi" de la littérature. On écrit, peut-être, pour célébrer la présence, la beauté des choses, et conjurer l'absence des êtres. »

F. B.

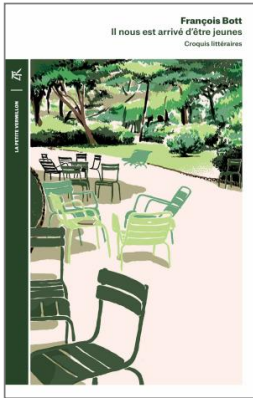
Né en 1935, François Bott a dirigé les pages littéraires de *L'Express*, puis *Le Monde des livres* après avoir fondé *Le Magazine littéraire*. Il est l'auteur de plus de trente-cinq livres, parmi lesquels, à La Table Ronde, *Un hiver au Vésinet* (2018) et *Un amour à Waterloo* (2020). Dans la même collection: *Gina* (2008), *Écrivains en robe de chambre* (2010), *Le Cousin de la marquise* (2012) et *Aphorismes pour l'autobus & le métro* (2016).

« Il y a souvent chez François Bott les manières d'une Françoise Sagan qui aurait survécu à ses excès et, maquillant ses bleus à l'âme, aurait continué d'arborer un certain sourire en buvant du tilleul-menthe. »
Jérôme Garcin, *L'Obs*.



LA TABLE RONDE

Illustration couverture
Félix Demargne
Design graphique
Cheeri
editionslatableronde.fr



Il nous est arrivé d'être jeunes François Bott

Couverture : Illustration © Félix Demargne

Cette édition électronique du livre
Il nous est arrivé d'être jeunes de François Bott
a été réalisée le 20 décembre 2019
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037105509 - Numéro d'édition : 362023).

Code Sodis : U30930 - ISBN : 9791037105516
Numéro d'édition : 362024.